

« C'est d'accord, Joseph ?

— Si vous êtes d'accord, moi aussi. » La reconnaissance, qui me faisait verser de nouvelles larmes, m'étouffa. Ma mère me caressa doucement la tête, et baisa mes joues mouillées. Alors, je bondis sur mon oncle, je l'escaladai, et je serrai sa grosse tête sur mon coeur battant. « Calme-toi, calme-toi ! » disait mon père. Après deux gros baisers bien appliqués, je descendis d'un bond : je baisai la main de mon père, et levant les bras au ciel, j'exécutai une danse sauvage terminée par un bond qui me porta sur la table, d'où j'envoyai mille baisers aux assistants. « Seulement, dis-je ensuite, il ne faudra pas en parler à Paul, parce qu'il est trop petit. Il ne pourrait pas marcher si loin.

— Hé hé, dit mon père, tu vas donc mentir à ton frère ?

— Je ne mentirai pas, mais je ne lui dirai rien .

— Mais s'il t'en parle ? dit ma mère .

— Je lui mentirai, parce que c'est pour son bien.

— Il a raison ! » dit mon oncle .

Puis, me regardant bien dans les yeux, il ajouta : « Tu viens de dire une parole importante, tâche de ne pas l'oublier : il est permis de mentir aux enfants, lorsque c'est pour leur bien. » Il répéta : « Ne l'oublie pas. » Mais Paul arrivait, assez penaud de ne pas avoir trouvé l'oiseau blessé, et la conversation s'arrêta brusquement .

Pendant le dîner, ma joie était si grande, que je n'arrivai pas à manger, malgré les observations de ma mère. Mais l'oncle ayant parlé de l'appétit des chasseurs comme d'un trait caractéristique de cette race, je dévorai ma côtelette, et je redemandai des pommes de terre .

« Qu'est-ce qu'il te prend ? dit mon père.

— Je prends des forces pour demain !

— Que comptes-tu faire demain ? demanda l'oncle sur un ton d'affectueuse curiosité .

— Eh bien, dis-je, l'ouverture .

— L'ouverture? Mais ce n'est pas demain!... s'exclama-t-il. Demain, c'est dimanche ! Est-ce que tu crois qu'il est permis de tuer les bêtes du bon Dieu, le jour du Seigneur ? Et la messe alors, qu'en fais-tu ? C'est vrai, ajouta-t-il, que vous êtes une famille de mécréants ! Et voilà pourquoi cet enfant a l'idée folle que l'on peut ouvrir la chasse un dimanche ! » Je fus consterné .

« Mais alors, quand est-ce ?

— C'est lundi... après-demain.» C'était une désolante nouvelle, car cette journée d'attente allait être un très long martyre. Que faire ? Je me résignai, de fort mauvaise grâce, mais sans mot dire. Puis l'oncle Jules ayant annoncé qu'il tombait de sommeil, tout le monde alla se coucher .

Quand ma mère eut bordé le petit Paul, elle vint me donner le baiser du soir, et me dit : « Demain, je vous finirai les nouveaux costumes d'Indiens, pendant que tu fabriqueras les flèches. Et pour déjeuner, il y aura de la tarte aux abricots avec de la crème fouettée. » Je compris qu'elle me promettait ce régal pour atténuer ma déconvenue, et je lui baisai les mains tendrement .

MAIS dès qu'elle fut sortie, le petit Paul parla. Je ne le voyais pas, parce qu'elle avait soufflé sur la flamme de la bougie. Sa petite voix était calme et froide. « Moi, je le savais qu'ils ne te mèneraient pas à l'ouverture. Moi, j'en étais sûr ! » Je répondis hypocritement : « Je n'ai jamais demandé à y aller. L'ouverture, ce n'est pas pour les enfants .

— Tu es un grand menteur. Moi j'ai vu tout de suite que l'oiseau-mouche, ce n'était pas vrai. Alors, je suis vite revenu, et je me suis mis sous la fenêtre, et j'ai entendu tout ce que vous avez dit, et tout ce que tu as pleuré ! Et même, tu as promis qu'il faut me dire des mensonges. Mais moi, je m'en

fous bien d'aller à la chasse. Les vrais coups de fusil, ça me fait trop peur. Mais quand même, tu es un menteur, et l'oncle Jules est encore plus menteur que toi .

— Pourquoi ?

— Parce que c'est demain. Moi je le sais. Maman a fait l'omelette aux tomates cet après-midi, et puis elle l'a mise dans les carniers avec un grand saucisson et des côtelettes crues, et du pain, et la bouteille de vin. Moi j'ai tout vu. Et les carniers, ils sont cachés dans le placard de la cuisine, pour pas que tu les voies. Ils vont partir de bonne heure, et toi tu te brosseras. » Cette révélation était accablante. Mais je refusai d'y croire. « Alors tu oses dire que l'oncle Jules a dit des mensonges ? Moi, je l'ai vu habillé en sergent, l'oncle Jules. Et il a une décoration, l'oncle Jules .

— Moi, je te dis qu'ils y vont demain. Et puis, ne me parle plus, parce que j'ai sommeil. » La petite voix se tut, et je restai, les yeux grands ouverts, dans le doute et la nuit .

A-t-on le droit de mentir, quand on est sergent ? Certainement non. La preuve : le sergent Bobillot . Mais je me rappelai soudain que l'oncle Jules n'avait jamais été sergent, et que je venais de l'inventer dans mon désarroi. De plus, il y avait, dans son passé, la terrible histoire du parc Borély. Quand j'avais découvert son imposture, qu'avait-il fait ? Il s'était mis à rire, tout simplement, et sans la moindre confusion .

Cependant, je cherchais des excuses à ce mensonge déjà très ancien, pour diminuer sa valeur de preuve, lorsqu'un souvenir terrible traversa mon esprit .

Dans l'après-midi même, quand j'avais eu la sottise de dire que j'allais mentir à Paul, parce que c'était pour son bien, l'oncle Jules avait saisi la balle au bond. Il m'avait hautement approuvé, pour justifier par avance sa criminelle comédie. Je fus désespéré par cette trahison. Et mon père, qui n'avait rien dit ! Mon père, qui était le complice muet d'un complot dirigé contre son petit garçon... Et maman, ma chère maman, qui avait pensé à la consolante crème fouettée... Je m'attendris soudain sur mon triste sort, et je me mis à pleurer en silence ; au loin, la flûte d'argent de la chouette ajoutait à mon désespoir .